

Manuscrit 1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 21, 23, 24, 25

RÉDACTION :
43 SAINT-VINCENT 43
TELEPHONE MAIN 7460

L'Escholier

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

ABONNEMENT
ANNEE UNIVERSITAIRE
\$1.00
Le Numéro 5 sous

Directeurs : Victor BARBEAU — Jean CHAUVIN

TOUS LES JEUDIS.

Notre poupon

A l'instar des femmes, les journaux mûrissent très tôt. Et c'est en s'aoutant que l'un et l'autre s'assagissent. Notre siècle, qui déjà se fait vieux, n'aime pas les trop vertes jeunesse.

Aussi est-ce avec défiance et même appréhension, que, par un préjugé évasif, il accueille les nouveaux-nés littéraires. Les frasques possibles du frais poupon sont pour lui un sujet de terreur. Et ce n'est pas quelquefois sans raison lorsqu'on songe de quels parents il est né. Cette prévention, par bonheur, ne dure pas outre mesure. Petit à petit, on s'habitue au mioche. Ce qu'autrefois on considérait défaut devient inoffensif, puis qualité. Dès ce moment, cesse toute défiance. Le poupon est dorloté, mignoté, cajolé, bichonné, bequeté. On le chérit, on s'en entiche, on s'en engoue. Si bien que gâté, chouchouté, le marmot devient insupportable. Inutile de le morigéner ou même de le conseiller. Grandi dans ses caprices, il n'entend pas plus raison qu'une jeune fille de dix-neuf ans.

Et c'est dans ces conditions que naissait l'Escholier, il y a quelques trois semaines. L'annonce de sa naissance fut diversement accueillie. Cependant que les uns goûtaient fort la fraîcheur de son teint, les autres, sceptiques, souriaient devant la délicatesse de ses membres. De beaux yeux ne sont point la garantie d'une longue existence. Et c'était là, tout ce que l'on reconnaissait au gamin qui venait de naître. Vivra-t-il, se demanda-t-on? Un petit nombre le souhaitaient. Beaucoup se montraient pessimistes. Beaucoup plus ne s'y arrêtaient même pas. Aujourd'hui, vieux de trois semaines, grandi, plus fort, l'Escholier se présente modestement à ses amis, reconforte les alarmistes, s'impose aux indifférents. Pour plusieurs, il est déjà une habitude, dont ils ne pourraient se départir qu'avec peine. Insensiblement, la Gazette du quartier latin a fait sa route. Plusieurs obstacles obstruaient sa route. Avec simplicité, mais aussi avec cranerie, elle a surmonté chacun d'eux. D'autres plus nombreux surgiraient peut-être. Forte du concours de ses vaillants amis, elle ne doute pas un instant ne pouvoir les surmonter.

La venue de l'Escholier comme tous les oeuvres universitaires, n'a pas suscité grand enthousiasme chez ses confrères de la presse. A peine ici et là, l'a-t-on signalé à l'attention publique. Aux journaux qui nous ont ignorés soit par amnésie, soit par caprice, nous n'adresserons aucun reproche. L'Escholier est bon enfant. Il oublie avec facilité et pardonne avec goût. Toutefois, s'il permet qu'on le saute, il n'aime pas qu'on l'écorche à vif, sous prétexte de lui présenter des roses.

Quelques jours avant la publication du premier numéro, le "Pays" dans un entrefilet aussi cauteleux que mensonger attribuait à notre gazette des idées et un but auxquels nous n'avons jamais, et pour cause, aspiré. Commentant un paragraphe d'une chronique universitaire publiée dans le "Réveil" du 12 octobre, le "Pays" écrivait:

"Oh! oh! Ce n'est pas là y aller par quatre chemins. Vous avez étranglé l'Etudiant", mais nous nous moquons de vous avec l'Escholier."

"Ils ne vont pas si mal nos fils soumis et obéissants."

Un tel coup de Jarnac de la part du "Pays" ne nous surprend pas démesurément. Plus d'une fois, l'Etudiant eut à se défendre de ses attaques déloyales et surnoises. L'Escholier qui connaît — oh! combien! — l'esprit qui anime ces Sycophantes n'agira pas de même. Par res-

L'Étudiant--L'Escholier

A la direction de l'Escholier.

Moi, je suis un drôle de type !!!

Je n'ai pas le droit de plaider, et je n'ai plus le droit de suivre les cours universitaires; je suis un "sans-travail", et pourtant, j'ai beaucoup d'ouvrage; je ne suis pas avocat, certes non, et cependant, je ne suis plus étudiant, mais de même que, l'an dernier, tous les vendredis, je lisais l'Etudiant, tous les jeudis, cette année, je lis l'Escholier, la nouvelle gazette du quartier latin.

Quartier latin!!! Ces deux mots me rendent songeur. A Paris, le quartier latin — géographiquement parlant — c'est le vaste espace qui a pour limites: au nord, la Seine, le quai des Augustins, le quai Saint-Michel, le quai Saint-Bernard; au midi, le boulevard Montparnasse; à l'ouest, la rue Bonaparte; à l'est, la Halle des vins, et qui renferme l'école des Beaux-Arts, l'Institut, la Monnaie, le Collège de France, la Sorbonne, les écoles de Droit et de Médecine, l'École Normale et l'École Polytechnique, l'École des Mines, les Sourds-Muets, l'Observatoire, le Luxembourg, le Jardin des Plantes, Saint-Sulpice, le Panthéon, Saint-Séverin, l'Odéon, le théâtre de Cluny, l'Institution Sainte-Barbe, les lycées Corneille, Descartes, Condorcet, la Maternité, la Pitié, les bibliothèques Sainte-Geneviève et Mazarine et... la Closerie des Lilas ou le Bal Bullier."

Quartier latin!!! Quartier, écrit un auteur français, toujours décrit et toujours à décrire, parce qu'il est toujours nouveau; quartier toujours vivant, toujours remuant, toujours jeune, il ferait à lui seul Paris capitale, car c'est là que la pensée en fusion s'échappe de par le monde; quartier plein de travail, mais aussi plein de dissipation, de paresse et de misère; quartier où la bohème de Henri Murger, bien après la bohème de Villon, plante incessamment sa tente, ouverte par mille déchirures à toutes les bises; de l'hiver; quartier où les cheveux sont trop longs (Paquin), les habits trop courts (Barbeau); où les chapeaux sont larges (Dugas) et les coeurs aussi (Larivière); où les léses sont ardentes (Chauvin) et les appétits incommensurables (Hubert); où l'on délèste cordialement les sergents de ville (Asselin) et où l'on aime la liberté (Mailly).

Quartier latin!!! C'est encore, comme le dit finement Auguste Louchet, là où "tout ce que la ville tue de chevaux, de chiens et de chats trouvent des cuisiniers (Gendreau), qui le font cuire, et des estomacs qui le digèrent (Lavoie, Godin, Gaston), où le diner coûte seize sous (honte, Gagnon), le lit dix sous, la bière et le tabac plus que le diner, plus que le lit; quartier où l'on se montre pour faire le mal, où l'on se cache pour faire le bien; quartier que vous aimez, jeunes gens, que vous pleurez peut-être, un jour, et que vous regretterez toujours quand vous n'y serez plus."

Montréal, comme Paris, a-t-il véritablement son quartier latin? J'en doute fort. Paris, comme Montréal, a-t-il sa "gazette du quartier latin"? Je l'ignore. Tout ce que je sais, moi, c'est primo: que je ne sais rien; secundo: que nul ne peut contenter tout le monde... et son père; tertio: que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a; quarto: qu'il existe à Montréal, un journal qui a nom l'Escholier", dont j'ai devant moi les deux premiers numéros.

Messieurs de la Direction, (c'est à vous, Barbeau, c'est à toi, Chauvin, que je m'adresse), veuillez me pardonner ce trop long début. Ce n'est pas pour vous causer du quartier latin que je vous adresse ces quelques lignes, mais bien plutôt pour vous offrir, à titre d'ancien — si jeune... et déjà — mes félicitations et mes remerciements sincères pour l'oeuvre que vous avez entreprise.

Vous avez fondé un journal. J'ai constaté avec joie qu'il a plusieurs traits de ressemblance avec son frère aîné, mort à la fleur de l'âge, dans les circonstances tragiques que l'on sait. Tout comme vos devanciers, vous avez fondé un journal, mais — et je vous en félicite — vous avez eu l'heureuse idée de ne lui donner aucun caractère universitaire officiel.

C'est, à mon sens, ce qui fera la force de votre journal, ce qui lui permettra de vivre, de lutter, et, comme le souhaite l'ami Marien, de "ne mourir jamais que de vieillesse."

Votre journal est libre, l'Etudiant ne l'était pas. Il prêcha, cependant, il lutta, il sonna la charge, il fit tant et si bien qu'on jugea à propos de lui fermer la bouche.

L'Escholier, c'est la gazette du quartier latin, oui, mais c'est votre propriété à vous, Barbeau, à toi, Chauvin. Et si jamais il vous vient à l'idée d'instituer une enquête sur une question vitale autre que celle du bérêt, le "nous paraîtrons" de votre programme nous indique clairement que le numéro qui contiendra l'opinion libre de Monsieur Olivier Asselin ne sera pas le dernier de la série.

Vous avez fondé un journal. Vous paraissez. Bravo! Vous avez l'intention de lutter et de batailler ferme. Coute que coute, vous paraitrez. Hourrah! Votre oeuvre mérite l'encouragement de tous et de chacun des carabins, et je les connais assez pour savoir que la majorité est avec vous. Toutes mes félicitations!

Et pour avoir vengé l'Etudiant, merci.

Amédée MONET.

24 octobre 1915.

peut pour ses lecteurs il taira, le plus possible, le nom de cette feuille pharisaïque. Et tous, et l'espère, lui sauront gré de ne pas s'attarder interminablement à passer l'éponge sur les chiures de cette Sterco-raire.

VICTOR BARBEAU.

INNOVONS!

A la suite d'un contretemps fâcheux, la direction de l'Escholier n'a pu, ainsi qu'elle l'avait promis dans son pre-

mier numéro, illustrer le roman de Jehan Fridolin. Désireuse toutefois de soigner le plus possible sa toilette typographique, elle s'est assurée pour le prochain numéro un dessin du maître Philippe La Ferrière, des Arts Décoratifs. Ce dessin à l'avenir servira de titre. Outre cette innovation, l'Escholier de jeudi prochain en contiendra quelques autres. Notre tirage étant limité, il est de meilleure sagesse de retenir ses numéros à l'avance. On peut le faire en s'abonnant dès aujourd'hui. Le prix est modique et les avantages nombreux.

Les billards

Notre journal, s'il revêt un cachet d'indépendance, n'en est pas pour cela indifférent aux questions universitaires. Au contraire, croyons-le, et le futur, si "l'on" nous prête vie, saura le prouver abondamment. Il est une foule de choses dont notre routine nous voile l'existence et qui pourtant sont passées depuis longtemps à l'état de lucerne. Un détail d'actualité force sitôt nos plumes à devenir agressives et frondeuses et le déluge d'encre destiné à s'effondrer sur notre monde, éclate plus vite que nous ne l'aurions cru, au début de l'Escholier. Ce n'est pas tout de citer, ça et là, au hasard de la fantaisie, le mot typique d'un confrère, ou de relever comiquement le menu fretin de nos gestes, il y a plus à faire.

Les responsabilités que nous nous assumons sont grosses de conséquences, mais qu'importe. Le devoir nous oblige à les prendre et c'est avec plaisir que nous en revendiquons la charge. Cette étincelle qui met le feu aux poutres en sont les billards couverts, à cette heure, de tapis noirs, gris de poussière. Un mot, un point, c'est honteux. Et comment donc, les amis, nos galions ont-ils en vain jeté dans les caisses de l'Université l'or qui les comblait? Que la Fédération ait croulé, que les conseils de droit et de médecine ne s'entendent pas sur ce point pour sortir des trones l'argent qu'il nous faut absolument, faut-il pour cela que huit cents étudiants en souffrent? Je veux croire que là-dessus, tous n'ont pas fait leur devoir et rempli leurs obligations, mais la majorité est, grâce à Dieu, celle qui en est quitte. Qu'on me permette maintenant de rattraper, à ce passage, un article que, sur des renseignements reçus, je me crois en mesure de rectifier, celui du "Nationaliste" de dimanche, signé Roger Bon-Temps. Il disait:

"La semaine du 17 au 23, celle que nous venons de passer aussi dignement que les autres, a été occupée par l'apparition de l'Escholier, notre gazette du Quartier, et par certaines polémiques sur la question énervante des billards. Au journal nouveau, longue vie et noble tâche, et au second point, prompt et nette solution. Comme nous avons l'intention de revenir sur ce terrain dans un prochain article, nous nous contenterons de dire que les conseils de médecine et du droit ne sont pas à blâmer dans cette affaire. Le comité de la Fédération a pris, l'an dernier, la charge de pourvoir aux besoins matériels de la maison des Etudiants. Il est dissous avec une dette dans les budgets, contractée entre lui et un plombier de la rue S.-Laurent, pour ne pas dire aussi connu. Est-ce que les étudiants du droit et de la médecine payaient la contribution exigée par la société fédérative que maintenant le devoir de rembourser ces arrérages lui serait dévolu? Allons, semblable suggestion est injuste. D'ailleurs, pour purger le différend et jeter de la lumière dans le fatras des organisations universitaires, les présidents de chaque faculté doivent se rassembler au cri de "Dieu le veut", au cours de cette semaine. Ceux qui veulent tenir la clef du mystère et le mot de l'énigme en auront pour quelques instants d'attention. Qu'on ne s'y méprenne pas, malgré ces démêlés embarrassants, nous avons droit à notre salle de billard et nous sommes rasés (mieux que moi, d'ordinaire!) de voir les toiles noires couvrir les tapis verts. Nous payons cinq piastres du bon Dieu, chaque année, pour nos jeux, faut en avoir! Sinon, comme nous donnons encore cent sous chacun pour nos armoires, aurions-nous le doux

(Suite en page 2)

MOEURS UNIVERSITAIRES

LA POLICE ET LES ÉTUDIANTS

II

En dépit de son titre, ma chronique de la semaine dernière parlait peu ou pas des relations entre les étudiants et la police, représentée au moyen-âge par les archers et le guet. Et c'est pour combler cette lacune que je reprends aujourd'hui ce même thème qu'on pourrait allonger inépuisablement. Je me contenterai donc de vous présenter une gerbe d'anecdotes cueillies au jardin de mes lectures, qui vous feront voir la mentalité de cette époque, qui n'est changée que de notre côté. Quant aux membres de la "force constabulaire", ils sont restés les mêmes, voyant rouge aussitôt que des étudiants parodent, frappant à tort et à travers, la plupart du temps les innocents, surtout lorsqu'ils les trouvent isolés.

Nous en avons un exemple FRAPPANT c'est le cas de le dire, lors du carnaval de 1229. Des désordres avaient été commis par un groupe d'escoliers en goguelles, qui avaient refusé de payer le cabaretier du bourg Saint-Marcel et l'avaient battu. Ils furent d'ailleurs mis en fuite par les voisins. Les escoliers revinrent le lendemain en plus grand nombre, brisent les vitres et les meubles et répandent le vin. Le prévot de Paris arrive avec ses archers, et rencontrant des escoliers qui jouaient paisiblement, font sur eux. Deux d'amands sont tués. Et c'étaient les Picards qui avaient causé le mal. Les professeurs demandent réparation et ne l'obtiennent pas. Les écoles sont suspendues ; professeurs et escoliers quittent Paris, se dispersent ailleurs et fondent les universités de Toulouse, Reims, Orléans, Montpellier, etc., au détriment de Paris.

Et cependant l'université n'avait absolument rien à faire avec les autorité. Le droit de vie des étudiants était inviolable, ils ne pouvaient être saisis pour dettes, et en outre étaient complètement soustraits à la juridiction civile. Ils ne pouvaient être jugés que par l'Université qui, en ces temps reculés, n'abandonnait les siens que s'ils étaient irrémédiablement tombés "in profundum malorum".

"L'Université avait tant de pouvoir alors, dit Mme Barante, que lorsqu'elle mettait la main à une chose, il fallait qu'elle en vint à bout. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, le sire de Tignonville avait fait arrêter deux escoliers convaincus des plus grands crimes. L'Université les désavoua et les malheureux furent condamnés à être pendus.

Le duc de Bourgogne, qui était l'ennemi personnel de Tignonville, suscita contre lui les escoliers de la nation de Normandie. Ceux-ci excitèrent la passion de leurs camarades et réclamèrent contre eux la privation de leurs privilèges. On ferma les écoles et comme le roi semblait approuver la conduite du prévot, l'uni-

versité déclara que puisqu'on violait ses franchises, la "Fille du Roi" serait persécutée dans son honneur, s'en irait comme une brebis errante chercher asile ailleurs. Aussitôt Charles VII ordonna que le prévot allât en personne détacher les cadavres du gibet, les baisa à la bouche et paya les frais du convoi. Il fut ensuite destitué de sa charge.

Sous le règne du même Charles VII, après que l'Université eut perdu la précieuse prérogative de n'être jugée que par le roi, le prévot de Paris faisait fréquemment emprisonner des escoliers, sans égard pour leur qualité. Le Chatelet en enfermait plus de 40. Le recteur, sur l'ordre de l'Université, se présente chez le prévot pour les réclamer. On les lui rend. Mais voici qu'en s'en retournant avec un cortège nombreux sur la rue Saint-Antoine, les étudiants sont rencontrés par un commissaire, accompagné de huit archers. Une rixe s'élève ; les hommes d'armes s'élancent dans la mêlée, un bachelier en droit est tué, vingt escoliers blessés ; le recteur lui-même court le risque de la vie et put à peine s'échapper. Dans le tumulte, les bourgeois avaient pris les armes et des chaînes avaient été tendues dans les rues (11 mai 1453).

L'Université éplorée, assiste en corps le lendemain aux funérailles du malheureux qui avait péri. Elle ordonne une cessation générale de leçons et de sermons, et en même temps une députation est envoyée au Parlement, demandant réparation. Le 21 juin, le Parlement, sur l'ordre du roi, condamna les archers à faire amende honorable à l'Université à demi-nus, une torche ardente à la main. Celui qui avait menacé le recteur eut le poing coupé.

En temps ordinaires, nos pères s'amusaient à terroriser le guet — on prend son plaisir où on le trouve. Quelques bons compagnons s'assemblaient le soir, près du collège de Sainte-Geneviève ou du collège de Navarre, et "à l'heure que le guet montait par là, ils prenaient un tombereau et lui baillaient le branle, le ruant de grande force en la vallée et ainsi mettaient tout le pauvre guet par terre comme paves".

On bien, après avoir établi une traînée de poudre le long de la rue que devait suivre la ronde de nuit, ils y mettaient le feu quand les sergents apparaissaient et "prenaient leur passe-temps à voir la bonne grâce qu'ils avaient en fuyant".

LEONCE JOLIVET.

LES BILLARDS

(Suite de la 1ère page)

plaisir de demander dans quelle tère-tère tombe séchement notre monnaie ? Et comment, mes bons amis, on parle d'éri-

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

Pâtisserie et Restaurant Français

328 Est, rue S.-Catherine, (ancien Legendre)

Repas à 35 sous. PATISSERIES, GATEAUX, DRAGEES
Particularités: Viandes froides, Huitres, Homards LOUIS AUZEBY, gérant.

Téléphone Est 379

L. O. D'ARGENCOURT

La vieille maison de confiance du quartier latin. Epicerie fines et liqueurs de choix.

ESCOMPTE POUR LES ETUDIANTS

Tél. Est 953.

E. A. STE. MARIE

COIN STE-CATHERINE et AMHERST
FOURRURES, CHAPEAUX, MERCERIES, BERETS, ORIFLAMMES, GANTS, BAS, ARTICLES DE FANTAISIE

Rod. Carrière Opticiens et Optométristes à l'Hotel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi. Henri Sénécal

Choix de Lunettes, Lorgnons, Baromètres, Thermomètres, Etc., Etc., Etc.



Salon d'Optique Franco-Britannique

207 Est, rue S.-Catherine, MONTREAL.

Téléphone Est 5219.

Direction: A. ROBI.

Théâtre Canadien-Français

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE

LES CLOCHES DE CORNEVILLE Planquette

AUX ETUDIANTS EN MEDECINE

Nous rappelons que nous avons toujours en mains un assortiment considérable de TROUSSES A DISSECTION, STETHOSCOPES, accessoires et instruments pour la bactériologie et l'histologie, ainsi qu'un choix varié d'instruments de chirurgie.

PHARMACIE LECOURS ET LANCTOT

Coin des rues S.-Denis et S.-Catherine MONTREAL

ger sur du bronze une nouvelle Maison des Etudiants et l'on s'embarbe naïvement dans de pareilles chinoïseries !"

En somme, il y a erreur. A moins que les dignitaires de chaque faculté ne se donnent le mot, pour reprendre en mains l'administration de la F. U., dans le but de gérer ainsi les affaires de notre maison, il faudrait que les conseils des mêmes s'en occupent de quelque manière que ce soit. Disons-le, un premier pas a été tenté. Qu'a-t-il donné ? Nous le saurons. Mais il y a plus à régler et il est du désir de tous que toute chose soit remise à point. C'est pourquoi nous croyons de notre devoir de demander, à notre aîné, M. Amédée Monet, de bien daigner pousser avec nous l'avancement de la solution cherchée et de trouver la clef de l'énigme que nous voulons déchiffrer.

Tous les étudiants l'écouteront. Il a été, avec M. Honoré Villeneuve, le plus ardent défenseur de nos droits, et nous ne voulons pas que toute lumière s'éteigne et meure sur ce problème de la Fédération et de la Maison des Etudiants, dont il a été l'un des pionniers.

ROGER BON-TEMPS.

L'ESCHOLIER

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS

- AU ROTZ-GAGNON, Université Laval
- LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue S.-Catherine Est.
- DEOM & FRERE, 71 rue S.-Catherine Est.
- JULES PONY, 379, rue S.-Catherine Est.
- GEORGE-ETIENNE COTE, 252 rue S.-Denis.
- MAILLOUX, 461 rue S.-Denis.
- A LA BOUTEILLE, Place Jacques-Cartier

Les disparus de l'Auberge Rouge

(Suite)

Donc, quelle était la mystérieuse puissance qui poursuivait nos trois héros ?

Franchement, c'est ce que je me suis toujours demandé, mais il y a des murs que la perspicacité ne traverse pas, il y a des ombres que le phare de la science ne saurait dissiper.

Néanmoins, l'administration de l'Escholier, afin de développer le goût des recherches savantes dans notre province, offre une prime de cinq cents dollars à celui qui découvrirait la dite mystérieuse puissance. Etudiants, profes-

seurs, chefs de trains, ô vous surtout agents d'immeubles, mettez-vous à l'oeuvre dès maintenant ! Qu'on se le dise ! Cinq cents dollars, la joie dans votre famille ! Santé ! Bonheur ! Prospérité !

CHAPITRE XII

UN MIRACLE DE LA POESIE

Ils demeurèrent pendant des années dans la cave de cette auberge, mangeant le pain de l'exil, buvant l'eau de la cruche. Il convient de faire ici la description de la géole. C'était une pièce carrée aux murs de pierre. Pas un soupirail, pas un portail, pas un vitrail, pas un vantail. Dans un coin un appareil rustique, mais essentiel, pauvre mais honnête : embryon du mouvement perpétuel, symbole de l'égalité humaine. Dans les trois autres coins : trois paillasses verminées. Un point, c'est tout.

L'homme qui n'est pas avec la société s'isole, s'écriait un jour ou plutôt un soir Chald, héritier présomptif de l'aède uni-

versitaire Oscar — son successeur — poésie, pour ne pas dire son égal.

(Retenez, je vous prie, cette phrase subtile, qui servira à l'intelligence du 57e chapitre.)

Complètement isolés, ils l'étaient ! Mais dans l'étendue de ce malheur, il y avait un oasis. Il y avait ce je ne sais quoi — vous non plus d'ailleurs — qui est le beaume rafraichissant de l'adversité.

L'instrument de leur supplice au lieu de les tuer les sauva.

Pour un prisonnier quelconque, le fait d'être enfermé dans un cachot de ténèbres pendant un demi-siècle, constitue un des plus cruels châtements. Heureusement qu'au Parnasse ces téméraires lutteurs avaient de la poésie atteint la profondeur et que leurs âmes étaient de celles dont on fait les poètes de collège.

Comme la nuit emplissait leur logis, ils ne manquèrent pas de trouver "la nuit plus belle que les jours".

Aussi, lorsque le grand tremblement de terre souffla sur les riantes contrées où se déroule cette pantelante action, (non, ne protestez pas !), l'auberge s'ébranlant, ils chantèrent, aveuglés de lu-

mière, cet air dont s'est inspiré Gounod.

"Non, ce n'est pas le jour."

Messires Nicolas Trouvet, Ange de la Flamotte et Prosper Michon voulurent fuir le lieu qui les avait vu naître, mais ils pouvaient difficilement marcher, ayant déjà un pied dans la tombe.

Qui dit tombe dit mort, qui dit mort dit résurrection. Vous vous attendez à la mort de ces messieurs et à leur résurrection, dans les chapitres à venir. Vous avez tort. L'Escholier n'est pas la "Presse".

Trouvet, la Flamotte et Michon avaient juré de ne pas mourir, ils adoptèrent le régime végétarien et attendirent la fondation de l'Académie française.

Trois mois s'étaient écoulés (c'est déjà long pour un écoulement), ils attendaient à l'ombre d'un entrepôt de sardines en béton.

Au plus profond lointain recul de l'horizon là-bas, là-bas dans la montagne, trois voleurs apparurent et manifestaient des intentions hostiles.

Ils étaient perdus, car seul le béton était armé.

(à suivre)

EROTIQUEMENT

Ah! laisse-moi, malgré les paupières de chair
Dont le frêle tissu si mince est presque clair
Laisse-moi, rougissant comme une exquise femme
Poser sur tes yeux un baiser sur ton âme!
ALBERT LOZEAU.

Dans le calice ardent de ces roses sanglantes
Où s'endormit hier l'abeille aux ailes d'or,
Grisé par le parfum des corolles brûlantes
Je cherche ton amour, le plus beau des trésors.

Ton amour qui rendrait mes jours purs et dorés,
Ton amour qui ferait de mon cœur un écrin
Tout rempli de tendresse et d'aveux éplorés,
De douceur ineffable et d'ivresse sans fin!

Ton amour qui ferait de mes yeux un foyer
Consumant la belle âme à mon âme rivée,
Qui verrait nos deux cœurs se fondre et se noyer
Dans le ravissement de l'extase rêvée!

Et soudain sur ma lèvre déposant un pétale
Au duvet satiné, de rougeâtre couleur,
L'évoquai la douceur suprême et virginale
De tes yeux sur ma bouche: éméché de fraîcheur!...

Jean LARPAUX.

Esculaperies

(ous-qu'il l'a pris)

Faucher et Beaudoin, pour occuper les
longues soirées d'automne, feront de
l'auscultation dans leur "arabinière".
Chaneard de Faucher! Beaudoin, le su-
jet sain par excellence! l'Apollon du Bel-
védère de la Médecine, à la plastique ir-
réprochable et... lanagréenne! ...
Pouf!

Prud'homme, de la Ho, l'autre jour à
l'hôpital, a trouvé un malade qui faisait
du 1110 de température (aïe! aïe!). Ce
pauvre d'able, s'il n'est pas mort à l'heu-
re qu'il est, il pourra se considérer veir-
nard!

Au cours d'Anatomie, on passe des
colles, tout comme au coll...ège! Mot à
l'ordre du jour: Pas préparé, docteur!

En chimie pratique, on fait des analy-
ses d'... (mot retranché par la censu-
re).

À l'ordre du jour: Bris de verrerie;
épreuves et ballons.
Henrrri, qu'est-ce qui font les bal-
lons? ...? ...? ...?

Dans les corridors:
Henrrri (soprano): J'aime mieux mes
dindons-ous!

Bertrand (basse-taille): J'aime mieux
mes moutons-ous! Mè-è! Mè-è!

Bien que not-président... (un ban!)
en ait eu le premier l'idée et que l'initia-
tive de donner un concert au profit de
l'hôpital Laval, logiquement revenait aux
E.E.M. les premiers, les E.E.D. vont nous
damer le pion en donnant, eux aussi un
concert au profit de la même oeuvre,
mais avant le nôtre! Non pas que je
veuille en rien critiquer les E.E.D. d'a-
voir pris eux aussi l'initiative de donner
un concert au profit de l'hôpital Laval.
Au contraire, je trouve le mouvement très
louable et très désintéressé. Mais toute-
fois, ma faible judiciaire me fait esti-
mer que tout devrait procéder dans
l'ordre rationnel des choses. Brigands,
va! (manière de dire). Après tout, c'est
sans rancune. Je voulais tout simplement
ne pas laisser les lecteurs de l'"Escho-
lier" sous l'impression (s'ils s'en trou-
vaient qui eussent de tels pensers) que
les E.E.M. ne sont que de vulgaires pos-
ticheurs. "Cuique suum."

Mais, consolez-vous, carabins, nous au-
rons une douce vengeance dans le bal du
Ritz-Carlton!

À quand le pique-nique de Prud'hom-
me, Chabot??

Mot de la fin: Docteur, serrez vos fo-
les!

HIPPOCRATE.

La barque de Charon

Notre petit confrère Antoine, et son
compagnon de travail, se payent le luxe
d'aller au Bal Masqué avant la messe...

Notre président s'est absenté la jour-
née du samedi pour aller dans son pays
natal. Avait-il l'intention d'annoncer le
Grand Euehre-Bal des étudiants en phar-
macie Laval, qui aura lieu le "24 novem-
bre", à l'hôtel Place Viger? Et leur dire
en même temps que les billets étaient
d'une piastre (\$1.00) seulement, avec
compagne, et que toutes les pharmacies
en vendaient?

Il n'est pas vrai que Lionel sache tenir
une plume, pas même celle de l'oie.

Notre ami "Donat" a fait récemment
une grande découverte. Laquelle donc?
Il a retrouvé le drapeau.

"J. C. G." n'a pas dormi la nuit qui sui-
vit la découverte.

Quatre étudiants de la chimie primai-
re ne savent peut-être pas que les cours
sont à 9 heures le matin...

À quand donc se règlera la question
des sous-brevets, demande un confrère?
Patience, patience, l'on en parlera à la
prochaine élection.

RITZ-GAGNON

Ce n'est pas tout de boulotter au res-
taurant chinois ou de se risquer dans une
pension ennuyeuse, où l'on prend place
à table entre de vieux hommes rabougris
et des demoiselles au mourant de l'âge, il
faut égayer toutes les heures de sa vie
avec les camarades. Cet avantage nous est
offert au buffet Gagnon, où le repas à
25 sous est accessible à tous les gosses.
Les étudiants en particulier font en
même temps un geste d'intelligence en
encourageant nos industries et les gens
qui s'intéressent à notre passage à l'Uni-
versité. Que le dicton: "Nul n'est pro-
phète en son pays", devienne donc im-
populaire par notre faute.

NOS ANNONCEURS

Honnêtes, patriotes, amis des étudiants
tels sont nos annonceurs. Qu'on se le dise
au Quartier Latin, et que tous nos lec-
teurs leur donnent la préférence sur les
autres établissements. N'oubliez pas sur-
tout de vous réclamer de l'"Eschelier".
Vous risquez souvent d'obtenir une remise
sur le prix d'achat.

Amis lecteurs et vous belles lectrices,
lisez nos annonces avec soin, c'est un bon
moyen de nous aider.

CARTES PROFESSIONNELLES

Téléphone Main: 1056
Téléphone Main: 1952.

ALDERIC BLAIN, B.A.L.L.L.
AVOCAT

Edifice "Royal Trust"
107 S.-Jacques, 107
Chambres 504 et 506. MONTREAL.

Tél. Main: 3539. Résidence:
1473 rue S.-Denis.

HONORÉ PARENT, L.L.L.
AVOCAT

99, rue S.-Jacques, 99. MONTREAL.

W. Patterson, C.R. Substie Lavery, B.C.L.

PATTERSON & LAVERY
AVOCATS - PROCUREURS

Suite 111. 180, S.-Jacques.
Tél. Bell Main 3960. - Câble Wilpon.
M. Lavery a son bureau du soir: 1 Saint-Tho-
mas, Longueuil.

Téléphone Main: 2175.

JEAN-LOUIS LACASSE

NOTAIRE

Edifice "Duluth"
50 Notre-Dame Ouest, 50. MONTREAL.

NOS DENTS

sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain

(INCORPORÉ)

162 RUE S.-DENIS, MONTREAL

Téléphone Main: 143.

LA LUNETERIE MODERNE

ARMAND RENAUD, Opticien diplômé

88 rue S.-Catherine Ouest, 88.

MONTREAL.

Dr Philippe Landry

Chirurgien-dentiste

142, Saint-Denis

Tél. Bell Main 6227.

Succursale:
376 S.-Catherine Est.
Tél. Est 4613

A. LEMAY

SPECIALITE: Cigares de choix, domestiques et
importées; pipes et articles de fumeurs de tous
genres, revues françaises

SALON DE TOILETTE HYGIENIQUE
51 RUE S.-JACQUES - - - - - MONTREAL.

BELL EST 1842

ED. ARCHAMBAULT

MARCHAND DE

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE en FEUILLES

312-314 EST S.-CATHERINE, MONTREAL.
Près de la rue S.-Denis.

"LE PHOTOGRAPHE CONNU".

Albert Dumont

219 RUE S.-CATHERINE EST, PRES SANGUINET
MONTREAL

Téléphones: Bureau, Est 5556; résidence, Est 229.

NOTRE MILICE

Qu'on continue à s'enrôler dans les rangs
du C. O. T. C. Franchement, il y va de
notre honneur!

Deux suggestions: Prière aux étudiants
qui ont quitté le corps du Laval de remet-
tre leurs uniformes et de demander à no-
tre capitaine de bien vouloir changer le
mot "dressage", qui ne semble pas du
tout français au sens qu'on lui attribue,
en celui "d'entraînement".

ÉTUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

**La Banque d'Epargne de la
Cité et District de Montréal**

FONDEE EN 1816

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal

DIRECTEURS: Hon. J. Ald. Guimet, Prés.; Hon.
Robert MacKay, Vice-Prés.; B. Bolton, Robert Ar-
cher, Hon. R. Dandurand, G. N. Moucel, Hon. Chas.
J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A.
Hingston, M.D., F. W. Nelson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte
des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la
Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle
de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PRO-
TECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les éparg-
nes, quelques petites qu'elles soient, des veuves,
orphelins, écoliers, commis, apprentis, et des
classes ouvrières, industrielles et agricoles et
d'en faire un PLACEMENT SUIV.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile,
ceci vous facilitera l'épargne, intérêt alloué sur
les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus cour-
tois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, gérant.

Tél. Bell Est: 1584.

Chas G. de Lorimier

Fleurs naturelles
et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL.

SPECIALITE: Tributs floraux et funé-
raires.

Tél. Est: 1798.

Ouvert le soir

F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS: 352, S.-Catherine Est, 352
1104, Ave. Mont-Royal Est, 1104

UN SEUL PRIX: \$1.50

FOURRURES

GROS ET DETAIL

Les étudiants sont invités à venir exami-
ner nos magnifiques modèles de fourrures
Achetez vos bérêts chez

CHAS DESJARDINS & CIE

LIMITEE

130, RUE S.-DENIS

Téléphones Est: (1878
3241)

ED. GERNAEY

Le fleuriste des étudiants et de leurs
amies

SPECIALITE: Tributs floraux en cire.

108 Est, rue Ste-Catherine, 108 Est
MONTREAL.

BEUVERIE BAILLARGEON

256 EST, S.-CATHERINE

Préparations spéciales de "bisailleurs"
pour les étudiants. La seule brasserie
classique du quartier latin.

LA CIE J. & C. BRUNET

PLOMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

213, SAINT-LAURENT. Tel Est 1853

Bell Tél. Est 5147.

Salon de Toilette

JOS. BEDARD, PROP.

Articles de Toilette, Parfumerie, etc., manucure,
Tabacs, Cigares et Cigarettes
Edifice Dandurand, coin S.-Catherine et S.-Denis
MONTREAL.

"L'Eschelier" est publié par Messieurs Victor
Barbeau et Jean Chauvin, directeurs, 43 rue S.-
Vincent. Imprimé à l'Imprimerie Populaire (Lim-
tée), 43 rue S.-Vincent, Montréal.

PAGE DE CRITIQUE

LES DISPARUS DE L'AUBERGE ROUGE (Jehan Fridolin)

L'«Escholier» qui publie actuellement en feuilleton, «Les disparus de l'auberge rouge», remet dans l'actualité un écrivain et un roman qui eurent leurs heures de célébrité et de gloire il y a quelques cinq ans. Quinze éditions dès les trois premières années, voilà qui est assez pour établir le succès d'un livre... et la fortune de l'auteur. Précisément, c'est là le record incroyable de ce roman.

En relisant ces pages, nous avons senti plus que jamais, que le temps ne peut rien sur les œuvres de génie, et que si nous vieillissons, si tout change autour de nous, si les antonnes tristes succèdent aux brillants étés, il n'en est pas de même des chefs-d'œuvres, dont la jeunesse est immortelle.

Nous espérons bien que M. Jehan Fridolin — qui doit être passablement blasé au sujet de la critique — ne nous en voudra pas trop de blesser un peu sa modestie, en qualifiant son dernier livre de chef-d'œuvre; on l'a assez dit et répété qu'il doit commencer à le croire. Toutefois, nous pourrions dire à M. Jehan Fridolin avec beaucoup d'à-propos, ce que Dannois écrivait à Fléchier: — «Je ne viens pas, Fridolin, l'ennuyer de la gloire»... Notre but est tout autre. Nous voulons simplement résumer, synthétiser en quelque sorte par les témoignages d'hommes avertis et en y ajoutant un peu du nôtre, les données larges de cette œuvre profondément humaine.

M. l'abbé Camille Roy écrivait vers l'an 1912: — «Si notre romancier national n'existait pas déjà dans la personne de M. Hector Bernier de Québec, nous l'aurions trouvé en M. Jehan Fridolin. «Les disparus de l'auberge rouge» est un roman canadien comme nous les voudrions tous: c'est bien une fleur de notre terroir, par sa moralité et son catholicisme éclairé.»

«Cette œuvre, ajoutait M. l'abbé Charlier dans la «Revue Canadienne», par son sens profond, par sa philosophie un peu obscure parfois, mais toujours si réconfortante, sera un sur vade mecum pour nos concitoyens. L'auteur qui est un régionaliste, un nationaliste littéraire, fait partie de l'école des Bazin et des Barrés.»

M. Olivier Asselin qui faisait son Louis Veillot, dans le temps, à l'«Action», qui depuis hélas! s'achemine, se précipite, roule sur la voie qui mène Lamennais à la révolte contre l'autorité religieuse, n'a-t-il pas écrit dans «Le Semeur»:

«Voici un jeune auteur qui fera son chemin. Il était temps que nous ayons un bon romancier pour nous tirer de l'abrutissement où nous avait plongé Hector Bernier. Voilà du libéralisme tel que nous l'entendons et tel que nous l'aimons. Il y a des cerveaux qui ne peuvent contenir que des idées mesquines, étroites. Ils sont comme les plaques de petites dimensions dont on se sert en photographie et qui ne peuvent reproduire que des horizons restreints»...

Et M. Jules Fournier: — «On pourrait peut-être reprocher à M. Jehan Fridolin, de situer ses personnages dans des lieux équivoques. Mais nous ne chercherons pas noise à l'écrivain sur un sujet aussi futile: «Nihil ficta severitate ineptius», disait Pétrone. Là—contre, soyons indulgents. D'autant plus que le romancier—comme le poète—est un être privilégié qui a droit de prendre ses sensations, ses personnages, là où il les trouve et de rythmer ses chants comme ses chapitres aux cordes de toutes lyres. Louis XIV, qui n'était pas poète, mais roi, se faisait-il scrupule d'accomplir ses premières galanteries avec les femmes de chambre de Madame sa mère? Il n'en a pas moins fait un grand roi! Pourquoi M. Jehan Fridolin, qui a le devoir de demeurer en accord avec la vérité historique, ne nous parlerait-il pas de «l'auberge rouge», si ses héros étaient des alcooliques, pour devenir un grand romancier?»

Et M. Guy Vanier, dans le «Pays» du 16 août 1913: — «Ces pages, «ce sont petits chemins tout parsemés de roses», n'est-ce pas? Ce livre, cet ouvrage, dis-je, est bien

conforme à notre idéal de chrétien. Il défluit admirablement—et je crois que tous les camarades de l'association en feront leur profit—les devoirs des capitalistes envers les ouvriers, devoirs, obligations exposées d'une façon, je dirai si lumineuse, dans l'encyclique «Rerum Novarum».

Enfin, lors du congrès régional de l'A. C. J. C., aux Trois-Rivières, M. le docteur Georges-Hermyl Baril ne s'écriait-il pas? «Voilà un roman que tous les camarades de l'association catholique de la jeunesse canadienne-française devraient lire et méditer; car c'est un bon livre; c'est un livre admirable; que dis-je? c'est un livre honnête et il est indispensable et nécessaire à toutes les âmes de la race canadienne-française de la province de Québec et d'ailleurs»... (Et ainsi de suite pendant deux heures). (Vifs applaudissements).

Que pouvons-nous ajouter au témoignage d'hommes aussi versés dans les choses de la littérature que ceux que nous venons de citer, si ce n'est que M. Jehan Fridolin outre qu'il est un prosateur émérite cultive aussi la poésie avec un succès rare? En effet, est-ce que les vers qu'il met dans la bouche de sire Prosper Michon de la Flammotte mourant, à la page soixante-quinzième du volume, (édition de l'«Escholier» A. D. 1911) ne sont pas d'un grand poète?

—C'est le soir. Prosper, perdu depuis trois jours, dans les forêts du Nouveau-Monde, abandonné de tous, sent qu'il va mourir et que le moment pour lui, d'expliquer tous ses crimes approche, qu'il est arrivé. Alors se traînant jusqu'au pied d'un chêne séculaire, il lire de son havresac, un crayon d'argent qu'il avait gagné autrefois dans un euchre. Et d'une main tremblante, il grave sur l'écorce de l'arbre, ces vers à l'aimée, à Camille qui l'attend ce soir-là, comme tous les jeudis soirs, à huit heures.

«Spleen»
A Camille, du No xxx, rue Cadieux.
«Je suis né avec un vieux cœur,
«qui dut souffrir beaucoup de choses,
«puisqu'il pleure toujours sans causes,
«sans savoir d'où vient sa rancœur».

«Je fais parfois, ce rêve étrange
«d'un amour autrefois souffert,
«qui le transperça comme un fer
«après l'avoir couvert de fange.»

«Le temps passé qui l'a curé,
«a bien effacé la souillure,
«mais, pour attester la blessure,
«l'ennui de vivre est demeuré.»

«Je suis né avec un vieux cœur.»

A ceux qui viendraient nous dire qu'il se trouve dans cette pièce admirable des hiatus, etc... etc., nous répétons que M. Jehan Fridolin est un nihiliste littéraire et qu'on est mal venu de lui reprocher d'écrire selon ses principes.

Pour terminer, nous dirons que M. Fridolin n'a pas payé pour se faire éditer et qu'il a été plus heureux que ce poète qui, voulant un jour faire un poème, n'en fut jamais écrire plus long que ce premier et cynique vers :

«Tout homme a dans son cœur un co-
[ehon qui sommeille.»

Il nous a donné trois cents pages d'une prose forte et belle. C'est là une œuvre qui vivra.

EUSTACHE et MYRZA BEAUDOIN.

CONFÉRENCE DUGAS

M. Marcel Dugas, donnera, au profit d'un artiste pauvre, le samedi, 6 novembre, à 9 heures p. m., dans les salons artistiques de Mesdames Wilscam et Roussel, une conférence sur Paul Verlaine.

On peut se procurer les billets au No 316 rue S-Denis. Tél. Est 2007.

LE BAL DES E.E.M.

Les étudiants en Médecine donnent leur bal, jeudi soir, le 18 novembre, au Ritz-Carlton. Le prix du billet régulier est de \$1.00, mais les membres de la faculté de Médecine bénéficieront d'une diminution obligeante. Les gourmets auront en plus, au coût d'une piastre, accès à un buffet des mieux garnis, où il sera servi un peu de tout pour eux et Mimi.

LETTRE OUVERTE

A Sir Sam Hughes,

Je ne suis, monsieur, qu'un étudiant canadien-français. Les avantageuses médailles des ordres étrangers ne sont pas accrochées sur ma poitrine, je n'ai ni grade dans l'armée, ni gloire dans ma patrie. Cependant je crois qu'en vous écrivant avec le dessein de vous instruire sur un fait qui est de votre compétence, je puis tout comme un autre qui trainera sa badine militaire à chiffrer d'argent chez les douaniers impériaux, rendre un service à notre armée canadienne et servir mon pays.

Dedans Montréal, vous le savez, il y a un Champ de Mars où les officiers et les soldats s'assemblent pour l'exercice et se préparent au métier périlleux des armes.

Or, samedi dernier vers dix heures, traversant pour affaire, le terrain voué à Bellone, j'aperçus une centaine d'artilleurs qui s'empressaient autour de quelques canons.

Un simple pékin (civilian), si éloigné du carnage actuel, s'intéresse à la vue des canons qui lui sont un spectacle rare autant qu'instructif. Je retrouvai un camarade à quelque pas d'une pièce de campagne et nous devisâmes un moment sur les salpêtres, les obus et les «75» vainqueurs. Tout-à-coup, un galonné qui, entouré de vingt guerriers, me sembla un instructeur leva sur nous une face de soufflard ou lui-saient des yeux chargés de haine.

D'une voix rauque, avec un frémissement de babines et pour son entourage seulement il murmura : «Look at these goddam Frenchmen!»

«Voilà la véritable manière de veiller au chabot de l'empire», me dit mon camarade, goguenard.

Et nous sommes partis un peu tristes. Ou cet homme est responsable où il ne l'est pas.

S'il n'est pas responsable, il faudra s'aboucher avec l'asile.

Si, au contraire cet officier a eu pleinement conscience de ce qu'il a dit, permettez-moi de vous faire savoir toute ma pensée: Je me tiens pour assuré qu'un valet d'écurie prussien n'aurait pas prononcé une telle injure.

Et plus j'y pense, plus j'y crois.

En attendant que vous fassiez la leçon aux individus de cet acabit, agréez Sir, l'expression de ma respectueuse sympathie pour la tâche faite au drapeau anglais.

Roger MAILLET,

Étudiant en Droit.

Montréal, octobre 1915.

Encore Citrouillard

J'ai recueilli ce que pense Citrouillard.

Les poètes: Oh moi ça me fait suer à part la Bénédiction et Waterloo.

Le héré: Ça l'air assez bête; les conducteurs risent (sic) de nous autres.

Son livre de chevet: L'art de plaire dans un salon en 22 leçons; les mille questions d'étiquettes.

Les endroits qu'il préfère: La salle de pool, la cour du Recorder.

Son jeu favori: Les dames.

Ses ambitions: Être député et faire un mariage riche.

La vie universitaire: ????????????

etc., etc.

O noble! O céleste! O immense Citrouillard, roi des arrivistes, prince Philistin, sempiternel rasoir, coquerelle, punaise, cafard et pompier. Salut!

Règne en paix dans l'Université. Dors et mange, séraphin de l'imbécillité. Puisse-nous, guidés par ton esprit matérialiste nous acheminer vers la décadence.

Et plus tard, lorsque tu seras une grosse légume, député, pharmacien, avocat ou n'importe quoi, puisses-tu engendrer d'autres petits citrouillards qui augmenteront le poids qui nous entraîne vers l'abîme.

En attendant, ô pâle homme les sombres jours de ton triomphe—que j'espère éloigné—continue à nous mépriser, monstreux serin, nous les mécréants, lunatiques, fous et cerveaux brûlés que nous sommes, afin que si jamais, la lumière venait à dominer nous soyons regardés comme des martyrs dont le nom ne s'oublie plus. Amen.

Don GUCHOTTE.

POLICE ET ÉTUDIANTS

Ceux que le héré auréole
S'ajoutent d'un air que je sais
Ce rien de bravade espagnole
Qui rendit toujours plus français.
BOSTAND—(Les Musardises).

La scène est roulotte — peu encombrée — courte, de 5 à 5.07 p.m., dans un petit char de la rue Papineau.

Assis sur une banquette d'arrière, un volumineux spécimen de la force constabulaire — étudiants coiffés du héré l'encadrent.

Les trois héros causent bagarres et méfaits. Pour donner plus de prise, à son récit, le personnage au développement sphérique et galonné (la police), serre les genoux de ses compagnons.

«Ah! j'vas vous dire ben franchement, j'en ai pas trop arraché avec les étudiants.»

Tout en lui faisant lâcher prise, l'E. de droite lui rentasse :

«D'ailleurs, les policiers qui ne bûchent pas trop sur nous, on les laisse tranquilles.»

Celui de gauche ajoute :

«Les policiers qui ne bûchent pas commencent à se faire rares.»

«Sherbrooke!» crie le conducteur.

L'énorme représentant de la paix publique continue :

«L'an dernier, j'étais de service sur la rue S-Jacques — tout à coup v'la 2 à 300 étudiants du McGill qui arrivent en hurlant — ils venaient protester contre le «Star» — «ché» pas l'guiable pourquoi — un article, j'éré ben! Ché pas — en tout cas, les v'la qui m'entourent et comment à me tirailler un peu. J'leur dis : «Faites c'que vous voulez, mais ne cassez pas les vitres et n'empêchez pas la circulation.» Ils n'ont rien fait.»

Pendant le récit, l'étudiant de droite a le numéro du constable, il ne voit qu'un 7, le dernier chiffre.

«Rachel!» hurle le géant du char.

«Vous en avez jamais arraché plus que ça?»

«Ah, oui!» se hâte de répondre le confrère de Desmarreau. «J'me rappelle, il y a 4 ou 5 ans, on avait téléphoné au poste, demandant du renfort pour calmer les étudiants du Laval. Le capitaine avait recommandé de s'armer. J'm'étais préparé un «spécial», un bout «d'hose» rempli de plombs. On en avait fait une boucherie, ç'fois-là. Les étudiants avaient des p'tites cannes justes assez grosses pour nous rendre prime. Chaque fois que j'swingnais ma «hose», l'ambulance venait ramasser l'gas, mais j'en avais reçu des cailloux, le soir j'avais la tête toute pleine de «pucks» grosses comme des jaunes d'oeufs et pis mon costume était tout grassex.»

«Vous avez toujours été trop «rough» pour les étudiants, allez-vous nous dire que c'était là un moyen de les calmer?»

«Ah! ben, j'vas vous dire, à c'l'heure on se sert de ça.» dit le constable et joignant l'acte à la parole, il fait voir aux jeunes étudiants un de ces poings! capable d'effrayer n'importe qui, excepté deux étudiants. Ils le regardent et parlent à rire.

Quelques passagers se retournent, ils voient le poing et les étudiants qui rient narquois.

Tableau — méditons.

Un peu plus tard :

«Comment va l'affaire de Québec?»

«Ah ben! on dit que Fenney est en prison», répond l'agent.

«Mont-Royal», reburle le représentant de la M. T. Co.

«Nous regrettons beaucoup de ne pas pouvoir aller plus loin, nous sommes rendus, nous descendons ici.» dit l'un des étudiants.

L'autre d'ajouter : «Nous espérons vous rencontrer encore, tâchez de nous reconnaître et si l'on se tape dessus, n'oubliez pas de vider votre bout «d'hose» avant de bûcher sur nous.»

«All right.»

«So long.»

«Bonsoir, salut.»

Deux coups de cloche, un roulement, départ du petit char et descente du rideau. «Dieu sauve la police.»

HENRI GOUIN, E.E.A.

P. S. — Ce récit est authentique et montre une fois de plus les dispositions des agents de la Paix à notre égard. — H. G.